



**AMINA**  
**SAKINAADHI GLEEH**

**A**mina traînait ce qu'il lui restait de vie à l'ombre des taudis de PK12. Les terribles guerres de pouvoir en Somalie l'avait jetée jusqu'aux frontières djiboutiennes à la manière d'un caniveau charriant son margouillis. Elle déambulait maintenant sa misère aux portes de la capitale fournaise, à la recherche d'une lointaine parenté charitable qui aurait bien voulu se souvenir d'elle et lui offrir un autre gîte que cette grange sans eau ni électricité où elle passait ses nuits dans l'insomnie de ses haines. Amina ressassait ses rancoeurs comme un ladre faisant le sempiternel décompte de ses sous.

Amina connu pourtant, dans les faubourgs friqués de Mogadiscio, une vie décente et même l'aisance. Elle fut autrefois mariée à un certain Guirreh Bouka qui possédait une prospère bananeraie. À force d'écouter son épouse qui

lui sifflait dans les oreilles chaque matin qu'un kilo de banane valait moins qu'une seule mangue, Guirreh s'était juré d'y faire pousser aussi des manguiers. On savait que le riche petit voisin était friand des mouzes et mangos de Somalie et Guirreh Bouka avait un excellent associé pour commercer avec les Djiboutiens : Amina, sa femme et la meilleure des représentantes qui soit.

Amina avait connu ses premières années de vie heureuse dans une famille d'agriculteurs consciencieux. Fille unique du grand Cheikh Sharif Cali, considéré comme la seule sommité dans tout ce qui pouvait rallier de près ou de loin l'univers de la banane. La sanglante guerre civile trucidait les parents d'Amina Sharif comme tuerait le sakrân voleur de nuit un couple de malheureux réveillés par maladresse. Amina fut alors ballottée comme tous les orphelins parmi les oncles attentifs ou un brin salaces, les tantes affectueuses ou mégères acariâtres. De cette vie dérangée et trop vite engagée dans les réalités de la désillusion, Amina n'avait pu goûter qu'au mélancolique bonheur des continuelles transhumances familiales entre son pays et le dérangeant et ombrageux voisin djiboutien. Ces fragments savoureux s'étaient rançis à l'étuve du temps. Dans le catimini de ses conversations

intimes, Amina appelait le Djiboutien : « Maskax budo », le cerveau poudre ... « Ils sont aussi doués pour le commerce qu'une poule pour voler, ils sont naïfs, se croient supérieurs à nous autres parce que le "Gal" leur a transmis leur arrogance et une langue faite uniquement pour parler aux femmes ... Quand ils viennent par ici, ils parlent le francisque entre eux pour montrer leurs grands airs et nous, quand on les entend faire des ble, gni, gnan, han, hon, jouer de la flûte avec leur museau, on se cache pour bien rigoler ... tous des doqoon ! ». Ce mépris ouvert envers les Djiboutiens avait tôt germé chez Amina. C'était à l'époque où « Khayre cadde » tenait les frontières avec des kilomètres de barbelés et des mitrailleuses. Elle se rappelait les grands discours du général Barre qui voulait rattacher ce petit bout ombrageux de la Corne au grand boomerang somalien. Elle écoutait studieusement les grands deviser de cette fumeuse chimère nationaliste. Parfois, dans ses moments de solitude où elle pouvait imaginer un monde différent, on l'entendait chuchoter d'une voix aigrette en donnant la réplique à un mystérieux interlocuteur, poupée de chiffres ou n'importe quoi qui pouvait tenir le rôle du compagnon invisible de ses jeux d'enfant : « Dès que le "Gal francisque" partira, nos frères de Djibouti nous rejoindront ainsi que nos frères de l'Ogaden, nous deviendrons la grande Somalie, on

envahira ensuite l'Éthiopie, le Kenya, le Rwanda, la Tanzanie et même le Soudan. On fera pousser des mangos et des bananes partout !»

Mais même après que le drapeau aux bandes de ciel azur et terre fertile eut flotté bien des années sur le mat de l'ancienne demeure du gouverneur colonisateur, le Gal n'était pas parti, bien au contraire : il s'était ensablé dans le sol caillouteux de la petite république, « la republicetta » comme disait Amina pour désigner son minuscule et insolent voisin.

Djibouti n'était donc pas venue se coller à la Somalie, l'Ogaden demeurerait éthiopien et la grande corne s'était transformée en vaste enclos à hyènes humaines où complotaient sans cesse ses petits chefs de guerre mafieux, où se manifestaient passionnellement les horreurs coutumières, où s'offraient éhontément, à la vue indifférente du reste du monde, les grandes misères du peuple somalien ... Amina en voulait aux Djiboutiens parce qu'ils ne s'étaient pas battus comme les autres, parce qu'ils avaient fait, dans l'apparence des choses, une paisible transition avec leur Gal, parce que ce tas de cailloux noirs où pas même une banane ne pousse était une injustice flagrante à ses yeux ; Djibouti ne possédait pratiquement rien et pourtant Djibouti semblait riche, personne ne crevait de faim et ce tas de rochers désertique n'avait jamais connu

de vraies guerres, de celles qui vous brisent l'âme en tas d'irréconciliables morceaux et vous noircissent le coeur à l'encre indélébile du mal. Parce qu'aussi l'ancien colon était toujours là, toujours en armes, toujours à survoler les frontières et les Djiboutiens toujours à parler le francisque avec ses han, ses hon, gni, gna, gnou, bilivolomulupalala ... Pour Amina, les Djiboutiens étaient de « grands gâtés pourris ».

Vint un jour ou Guirreh, époux fidèle d'Amina et un rien falot, rencontra un certain Abdi Dhukuro qu'on disait spécialiste de la mangue. Abdi Dhukuro ne possédait pas un physique facile. Il affichait une taille de girafe, de grandes mains noueuses, la barbe mesquine, le haut du crâne aussi glabre que la fesse d'un nouveau né. Ses tempes étaient jonchées de poils grisonnants, son teint jaunâtre annonçait la couleur des malades du foie et quand il croisait la basse populace, il avait la mine condescendante des hautains, de ceux qui dédaignent même un regard de salutation aux autres imbéciles de pauvres. La face cireuse d'Abdi Dhukuro prenait cependant la forme de l'obséquiosité personnifiée à la rencontre de gens d'importance ; Abdi Dhukuro passerait illico de travers chez un juge qui lui collerait bien une sentence juste par réflexe. Abdi Dhukuro avait donc la gueule du délit de sale tête.

En voyant Guirreh, mari d'Amina, avec son visage oblong qui lui faisait pendre les joues, une de ces calvities qui vous rend laid et idiot, des yeux qui globulent dans la caverne de leur orbite, la bouche toujours béante et qui peine à engoncer une langue lourdasse, eh bien en voyant donc avec quel zèle Guirreh, mari d'Amina et cultivateur de bananes, manifestait sa crétinerie, on aurait pu penser qu'Abdi Dhukuro avait trouvé un beau mouton fin prêt pour la tonte.

« Vois-tu mon cher Guirreh, pour prospérer dans la Mangue, il faut oublier tout ce que tu as appris sur la Banane ! La mangue est d'une essence noble, même si elle peut se contenter d'une terre ingrate, elle doit pousser dans l'aisance et la richesse d'un sol généreux, ses racines sont fortes et puissantes à te briser une brique ! J'ai un cousin qui possède un beau pan où rien n'a poussé depuis des lustres, la terre y est donc mathématiquement plus fertile qu'ailleurs ! Mais il ne le vendra pas à n'importe quel prix, je puis quand même te garantir une portée d'au moins 1000 fruits à l'année pour chaque manguier planté selon mes directives.»

Amina écoutait la conversation derrière l'un des rideaux qui cloisonnaient les zones réservées à la famille. Elle savait les

faiblesses de son niais d'époux et pouvait reconnaître d'emblée le ton charlatanesque de cet Abdi Dhukuro qui utilisait un somali savant, scientifique, signe évident de l'entourloupe sur les consciences chétives. Elle avait pu également observer la gestuelle pleine d'emphase de cet antipathique, la manière qu'il avait à remuer l'air avec son index comme s'il tenait une serpe et voulait sarcler, dans l'esprit de son interlocuteur, un quelconque germe de contestation. Abdi Dhukuro avait certes le verbe mélodique, savait battre la mesure au rythme des mots et composer des phrases au charme hypnotique. Mais pour Amina, la bienséance ne permettait pas d'aller venir secouer l'esprit de son dadais de mari devant ce Dhukuro comme on le ferait avec ces boules en verre viennoises qui font tomber la neige sur une ridicule représentation de la Tour Eiffel, la Tour de Pise, la grande Pyramide ou le Kremlin. Elle attendit donc patiemment le soir, moment où, lassés par une journée de travail, les hommes n'aspirent qu'à la détente et aux distractions.

Amina se posta devant le miroir de sa toilette, une cassette emplies de bijoux était posée sur le meuble où trônait un nombre incalculable de fioles à parfum. Amina semblait faire l'inventaire de sa fortune personnelle, on entendait cliqueter les lourds bracelets et tinter les épaisses chaînes d'or qu'elle



faisait glisser sur ses bras et son cou. Par le subtil pouvoir réfléchissant du grand panneau de verre étamé, Amina était en réalité à l'affût de la silhouette malhabile de son époux qui franchirait tôt ou tard le seuil de la chambre maritale. C'était l'une de ses techniques pour démarrer une conversation litigieuse sans pour autant qu'elle fût obligée de croiser le regard avec Guirreh.

— « Qui était-ce ? ... L'homme avec qui tu parlais après l'Asr ?

— Femme ... C'est ... ce sont mes affaires, je suis actuellement en grande négociation et je ...

— Tes affaires sont aussi les miennes, surtout depuis l'achat de cette maison qui nous en a coûté 4 fois le prix et qui est un nid à scolopendres ! Je dois en tuer un chaque semaine ! N'oublie pas également que c'est grâce aux conseils avisés de mon défunt père, Allah Yarhamoho, si tu te prends pour le roi de la mouze aujourd'hui ! Sans lui, tu y serais encore à cultiver ton fourrage à zébu qui n'a jamais rien rapporté ! Et sans moi, où irais-tu donc vendre tes

bananes ! Notre famille a apporté son grand savoir-faire dans ce travail, ne m'oblige pas à te le rappeler chaque fois que je tente de te parler des choses d'argent, nous sommes associés il me semble non ? Et puis tu dois me rembourser l'argent que je t'ai avancé pour l'achat de tes engrais, c'est de mon compte personnel. Tu sais ce qu'ils en penseraient, les autres, s'ils apprenaient que c'est moi qui payent tes dettes ! L'épouse qui entretient son mari ... la honte suprême chez les Somalis ! Évite donc tes petites cachotteries !

— Femme, tu m'agaces ! J'ai vu Abdi Dhukuro, c'est un dallal dans son genre et surtout un grand spécialiste de la mangue et voilà ! Il m'a gentiment proposé d'acheter à bas prix une parcelle de terre très fertile. J'ai bien l'intention d'y faire pousser des manguiers comme tu le désirais depuis longtemps ... je voulais garder la chose secrète et t'en annoncer la nouvelle dès que nous aurions scellé un accord mais voilà, tu es toujours là à t'interposer, à me raviner la tête avec tes questions du gendarme !

- Oui, oui ... parce que je vois que ton Abdi Dhukuro n'est qu'un escogriffe et puis ... une terre fertile ? As-tu vu si quelque chose y pousse au moins ? Je suis sûre que pas même le Aws Dameer n'y prend racine !
  
- Oh et puis je suis fatigué ... tu m'enquiquines à la fin ! Tu vois le mal partout ! Comment pourrais-je le savoir hein ? Faut faire confiance aux spécialistes non ?!
  
- Aux spécialistes ? Tu veux parler de cet aigrefin d'Abdi Dhukuro ! Il a une tête de thug celui-là ! Je n'ai pas du tout confiance en lui. Demande plutôt à tes employés, ils savent mieux les choses de la terre que toi, qui n'a jamais manié une seule fois la bêche !
  
- Tcha ! Tu veux maintenant que je m'humilie devant ce type qui ira raconter à toute la ville que je n'y connais rien en agriculture alors que je suis propriétaire d'une exploitation maraîchère ! Non, hors de question ! Voilà je suis énervé maintenant, je mènerai cette affaire comme je l'entends, c'est moi

le chef de cette maison et voilà !»

Amina se rappela un instant que son mari était aussi grand vaniteux qu'incorrigible entêté. Il fallait promptement trouver une réponse à cette obstination malade. Elle connaissait aussi très bien les limites de tolérance de son époux avant qu'il n'entre dans une de ses colères sourdes, de celles qui pouvaient durer des jours, voire des semaines et qui aurait été un bon prétexte pour Guirreh de ne rendre compte de rien et laisser le champ libre à ses manigances. Guirreh était assis sur le lit à se gratter la tête, il avait déjà enlevé sa chaussette gauche qu'il tenait en main, c'était une position délicate, il pouvait à tout moment la remettre rapidement à son pied, se lever, claquer la porte et disparaître jusqu'à très tard le soir avant de se glisser sous les draps et montrer le dos à son épouse. Il ronflerait fort et se réveillerait bien avant le premier appel de la prière du matin pour promptement déguerpir vers la mosquée voisine jusqu'au qorrâ qu'il prendrait dans la gargote du coin, de même que le repas de midi et celui du soir. Guirreh pouvait, sur un coup de tête, désertier à sa manière le nid conjugal, assurant pour la forme, une présence quasi fantomatique. Lorsque la famille de Guirreh viendra porter les doléances de son orpheline de femme et tenter comme

à l'accoutumée une médiation pour réconcilier les époux, il dira simplement : « J'ai du travail, moi ! Je n'ai pas le temps à perdre avec des caprices de femme moi ! J'ai du boulot moi là hein ! J'en ai plus qu'assez de vos intercessions ! Je vais aller voir le Cadi, vous allez voir là ! ». Et après plusieurs jours de bouderies puériles, il faudra les remontrances de la maman de Guirreh pour que ce dernier consente à demander pardon à son épouse pour ses débordements atrabilaires, promettant qu'il ne le fera plus et qu'il saura se montrer un mari attentionné et patient tandis que le mal aura été déjà fait : une maison délabrée achetée au double du prix, un contrat signé avec des exportateurs peu scrupuleux, des achats de matériels agricoles inutiles ou inutilisables et d'autres dépenses compulsives qu'on ne compte plus ... Les parents de Guirreh et l'ensemble de sa famille étaient tous d'accord sur le fait que la sagacité de son raisonnement, la perspicacité de ses conseils et l'intelligence commerciale d'Amina étaient bien leur unique rempart contre la ruine. Il fallait donc ménager, supporter voire défendre leur belle-fille même contre leur propre fils. Amina regarda encore son miroir. Guirreh assis sur le bord du lit, l'oeil fixé sur sa chaussette, le front plissé comme un rideau, montra tous les signes de la contrariété. La porte était ouverte, il n'avait qu'à se lever et faire deux pas. C'était le

moment d'agir. Dans une volte face féline, Amina s'approcha rapidement de son mari et se colla à ses côtés. Guirreh ne broncha pas, sa mine renfrognée prouvait qu'il tenait encore bon et pouvait déguerpir en lâchant un grognement pour signifier l'intransigeance de son humeur, disparaître lâchement sans avoir à se justifier. Une fine et puissante odeur d'oud effleura cependant les narines velues de Guirreh. Amina posa délicatement les mains sur les épaules de son mari qui eut un imperceptible frisson. Son épouse pu amorcer la discussion tout en effectuant un simulacre de massage. Au hasard des mouvements lents et précis qu'elle effectuait, des lianes de cheveux dépassant du mindil d'Amina venaient caresser de temps à autre le cou massivement adipeux de Guirreh qui ressentait maintenant de légères palpitations au cœur et le chatouillement des membres.

« Guirreh, Guirreh ... je sais que tu es las et fatigué mais tu es trop gentil, trop prompt à voir le bien chez les gens ... j'essaie juste de te mettre en garde ! Nous, les femmes, avons de l'instinct pour repérer la malfaisance ...

— J'ai eu une journée chargée ... Sais-tu que j'ai dû

virer deux jardiniers ce matin qui rapinaient pour leur compte ? Et toi, au lieu de m'apaiser tu attises mes énervements ... Comment veux-tu maintenant que je m'y prenne ... les temps sont durs, nous avons besoin de ce terrain si l'on veut produire des mangues, nous recycler, augmenter nos bénéfices ...

— Mon doux époux, calme-toi ... j'ai justement pensé que tu pourrais, sans refuser directement son offre, mettre à l'épreuve les dires de ce ... Dhukuro machin.

— Oui mais comment ? ... j'ai déjà consulté plusieurs spécialistes qui ont secrètement pu se rendre compte de la qualité du terrain, l'un d'eux a même mis en bouche une noix de terre, comme le faisait ton père, que Dieu lui fasse miséricorde ! Tous m'ont assuré qu'il s'agissait de l'endroit parfait pour cultiver la mangue.

— Guirreh, Guirreh ... tu ne vas pas croire les balivernes de deux vieillards édentés qui sont probablement de la même cuisse que ce Dhukuro ? Les liens du sang n'ont jamais été les meilleurs garants de

l'impartialité !

— Alors ? Que proposes-tu donc ?

— Je l'ignore encore ... mais tu pourrais peut-être emprunter quelques kilos de cette soit-disant terre miraculeuse ... nous avons bien une cour intérieure que nous pourrions aménager temporairement en jardinet ... nous y planterions des légumes ou même tiens : un manguier déjà adulte ! On pourra l'arroser généreusement et attendre quelques temps ... tu seras ainsi fixé.

— ... .. Femme ... je suis fatigué et tu m'as un peu embrouillé les idées ... Je dois y réfléchir ... il faut vraiment que je me repose ... »

Mais la grande vérité, dans la tête de Guirreh qui avait enlevé sa seconde chaussette, tout était déjà bien réfléchi. Ce semblant d'atermoiement signifiait qu'il était totalement d'accord avec le stratagème de son épouse. Il se voyait déjà lever le front devant ce Dhukuro qui, si savant qu'il soit, n'avait point encore vu se manifester l'intelligence de Guirreh-le-maraîcher qui



remerciait secrètement le ciel de lui avoir donné une femme douée d'une telle vivacité d'esprit.

À la grande vérité, Amina l'avait encore une fois vaincu dans la pénombre de leur alcôve. Guirreh savait pertinemment qu'il ne pouvait rien refuser à son épouse. Elle était née excessivement pauvre mais outrageusement belle. S'il fallait oser décrire et comparer la finesse de leurs traits, la délicatesse de leurs courbures charnelles, la carnation de leurs lèvres ou la fraîcheur de leur teint, Amina et la Vénus de Milo, ce serait un mannequin de chez Dior face à une paysanne russe.

La chevelure d'Amina était habituellement emballée sous un châle fleuri et ce bougre de Guirreh, même dans toute sa benoîterie, pouvait reconnaître le moment où son épouse allait consentir à lui offrir la volupté nécessaire lorsqu'elle dégrafait sa longue et soyeuse crinière de jais parfumée aux fleurs de jasmin et qu'elle enveloppait son corps d'un deer léger et néanmoins alourdi par la lente et longue fumigation du boukhour dans la serre d'un mouchgob. Comme un ingénieux système d'écluse retenant d'immenses navires, Amina savait scientifiquement contrôler les pulsions de cette race importune qu'était le genre masculin. Amina n'éprouvait pas seulement de l'indifférence sentimentale pour son mari ou un mépris

dégoût pour ce Dhukuro, Amina détestait pratiquement tous les hommes et l'on pouvait penser avec certitude que cette haine perpétuelle s'était longuement nourrie à l'école d'un événement lointain, enfoui maintenant sous les décombres d'une mémoire où se terraient, silencieux, épars, les fragments d'une hideuse histoire indicible.

\* \* \*

**G**uirreh était d'humeur léonine. Il avala ce matin-là deux plats de beer et fit prévenir Abdi Dhukuro qu'il voulait le voir très rapidement et, si possible, dès la prière de Dhor à l'oratoire de son quartier.

Abdi Dhukuro n'était pas un grand pratiquant, il prit quand même la peine de se vêtir d'un fouta neuf et d'une chemise à manche longue, de coiffer sa calvitie d'une tâqyat flanquée d'arabesques brodées et de mettre un châle immaculé sur son épaule droite comme lors des grands cérémoniaux de l'Aïd. Dhukuro savait qu'une conversation à l'intérieur d'une

mosquée valait plus qu'un contrat écrit ... Il s'imaginait déjà empocher le dibasi, une jolie avance pour le cousin propriétaire de la terre et un bon et officiel gumbo des deux parties, car en tant que « dalal », il pouvait revendiquer un pourcentage du vendeur et de l'acheteur. Il arriva juste après le second adhan de la prière de midi, se faufila dans l'une des dernières rangées et gagna la première raka'at sans retard. Après les salutations finales, Dhukuro fit mine d'égrener un chapelet, les prières surérogatoires lui auraient sûrement cassé son dos et il ne voulait pas passer non plus pour un mécréant de première. Cette technique, qui pouvait lui valoir le grade d'hypocrite, lui permettait de scruter l'ensemble des premiers rangs sans passer pour un foudoul de première, d'ailleurs il aperçu rapidement Guirreh dans la grande pompe du dévot, assis en face du mihrab et tenant compagnie à l'imam. Abdi guetta le moment propice pour capter enfin l'attention de ce nigaud de Guirreh. Ce dernier remarqua la coiffe polygonale de Dhukuro. Guirreh Bouka s'empressa de chuchoter à l'oreille de l'Imam que "l'homme" était venu, il pointa un index boudiné en direction d'Abdi et claqua bruyamment les doigts tout en tapotant le carreau de granito ; hormis les chuchotements ou la psalmodie à voix haute, on évite de parler fort et surtout on n'interpelle pas les gens dans la maison de

Dieu. Abdi Dhukuro, qui avait fait ses études d'agronomie à Turin, détestait cette gestuelle grossière qu'ailleurs on réserverait pour appeler un chien et lui indiquer la place de sa niche, mais il savait que c'était l'usage de ces bouseux, hier manants et aujourd'hui riches comme des patriciens. En voyant Guirreh presque affalé sur le tapis réservé à l'Imam et entretenant des amabilités avec ce dernier, Abdi se résolu à croire que l'affaire de l'achat était quasiment scellé. Il se disait qu'il n'y avait pas meilleur qu'un cheick pour garantir la bonne foi d'une transaction. L'affaire était donc d'importance, Abdi Dhukuro gonfla la poitrine et tout en se dirigeant vers les deux hommes, il calcula la somme qu'il allait percevoir, comment il allait annoncer la nouvelle à sa sœur qu'il chérissait plus que tout au monde depuis la disparition tragique de leurs parents lors des événements de Mogadiscio en 1992. Des cents pas qui le séparaient de ses hôtes, il mit rapidement au point des formules verbales de circonstance, il commencerait par louer le Seigneur, invoquerait les bienfaits sur le Prophète et sa maison, il n'oubliera pas de vanter la docte sagesse théologique de l'Imam, qui, bien que très jeune, a déjà la face qui rayonne de la sagesse du vieillard, en disant cela, il tiendrait même la barbichette du jeune cheick comme il convenait du temps des Sahabas et poserait ensuite la main

sur l'épaule de Guirreh en signe de fraternelle affection, le saluant pour son bon discernement, sa probité et l'excellence de ses choix.

Les voilà maintenant à portée de main, assis sur l'épais et soyeux velours formé par plusieurs couches de tapis ornant généreusement l'espace du mihrab. Lorsque Abdi Dhukuro les aura rejoints, Ils formeront un trio d'hommes paisibles, sous la protection d'une remarquable calligraphie de la sourate « Nour » accrochée au fronton d'un minbar boisé, bien à l'abri des ténèbres et des manigances de Satan le maudit. Guirreh a les yeux moins globuleux que d'ordinaire, c'est un signe de quiétude, la discussion sera sereine. On pourrait même affirmer que l'époux d'Amina a pris de l'assurance, sa tête n'est pas juste posée en équilibre précaire sur un cou habituellement flasque, elle est altière, toute hérissée vers le haut, stable, droite comme un bâton de miswak, c'est son jour de chance et sa fierté n'est pas mal placée, elle est légitime car après ce jour, il deviendra le prince des mangos qu'il exportera jusqu'à Gênes, Rome, Londres, New-York et même Moscou, mais bien entendu, cette terre ne sera pas vendue à n'importe quel prix, lorsque Abdi Dhukuro présentera ses arguments, lorsqu'il aura annoncé humblement ses honoraires - ce ne

sera qu'une juste rétribution - l'Imam pourra témoigner de l'intelligence de ses propos et du caractère probe de Dhukuro, vrai croyant de cœur et non pas juste un simple tartufe empêtré dans la bigoterie comptable et superstitieuse des orants habituels. Les choses d'importance ont toujours de la valeur, ce n'est pas rien si le dist asiatique en tôle perdue vaut un prix 10 fois moindre qu'une poêle manufacturée en occident avec sa surface polie et les vertus d'une cuisson saine, sans graisse. Sa terre, du moins celle de son proche cousin, est unique et tout le monde réuni ici le sait, le temps de la jachère est terminée, l'heure de la mangue royale a sonné.

\* \* \*

« Les chiens ! ».

« **L** Sa sœur avait beau lui demander de se calmer, Abdi Dhukuro ne décolerait pas.

« Les chiens ! Me faire ça à moi ? Je suis qui, moi hein ? Et qu'ils me prennent pour une petite canaille prête à les filouter hein ? J'ai fait le dalal pour les plus grands par ici ... hein ! J'ai aidé à construire des vergers, à conseiller les agriculteurs, à vendre des terres en tentant toujours de satisfaire les deux partis ... on vient me chercher de loin car l'on connaît mon talent pour apprécier la véritable valeur des choses et négocier les meilleurs prix ! Des Ministres sont venus me mander lorsqu'il fallait lancer le grand plan agraire et l'on sait que ma conscience est guidée par un seul principe : ne jamais léser qui que ce soit. Et voilà que ce nigaud de Guirreh, avec ses yeux de mérrou attardé et ses oreilles d'éléphant, n'a même pas entendu ce que j'avais à dire ! Cet imbécile, à me bloquer la main à chacune de mes interventions comme pour me sommer de laisser parler l'autre là, ce crâne d'obus enfoncé dans son turban de soudanais, avec sa canne de petit vieux flanquée sur l'épaule comme un sceptre de justice, à me regarder de traviole de sa face en terre cuite, sa fausse moustache en

duvet, les mains qui sentent le soubak et le khamiss qui jaunissent, à souffler continuellement dans l'oreille de Guirreh, cette tête à bilboquet qui hoche à chacune des paroles verbeuses de cet imam de connivence qui n'avait qu'un seul rôle : mettre en doute la véracité de mes propos et me faire passer pour un malhonnête dans la maison du Seigneur des mondes ... Et j'ai dû l'entendre gesticuler avec sa langue gonflée de maximes à l'emporte pièce bafouillées de son somali de boueux, est-ce qu'il est allé à l'école celui-là au moins pour écorcher autant la langue comme le font les Djiboutiens ?

— Calme-toi mon frère ... C'est peut être mieux ainsi, il y a des affaires qu'il vaut mieux éviter, cette discussion dans l'oratoire était peut être un signe venant du Très-Haut de ne pas t'impliquer davantage ...

— Tcha ! Mais pas du tout ! Mais vraiment pas du tout ! Je ne t'ai pas annoncé la suite ! L'autre là, et je me demande bien encore où est-il allé chercher son imamat à me demander toutes les trois phrases le lieu habituel de mes prières puisqu'il ne m'a jamais aperçu dans sa mosquée, comme si c'était la seule de tout



Mogadiscio et comme si je devais faire le tourniquet de tous les premiers rangs des saintes maisons de cette ville et devenir un prince de l'ostentation hein ! Cela ne lui suffisait pas de me coller sur le dos l'étiquette de l'escroc il lui fallait encore y apposer celle du petit koufre, eh bien ce malfaisant de la foi s'est tout juste pris pour Salomon ! Sais-tu ce qu'il m'a demandé ? Hein ? Non tu sais pas ... c'est trop pathétique ! Il a été souffler à ce balourd de Guirreh d'aller planter un manguier dans la cour de sa villa avec la terre du cousin ... pour voir, pour tester la qualité du terreau et je ne sais quelles absurdités agrologiques ! Un manguier au milieu d'une villa ! Mais qui a demandé à pareils crétins de venir au monde ! A croire qu'ils ne sont venus sur terre uniquement pour me voler mon rizq ! Un manguier dans une maison ! Tcha !

— Tu vas refuser n'est-ce pas ?

— Ah mais que non ! Pas du tout ! Je veux justement que tout le monde découvre la sottise abyssale de nos deux bondieusards ! Ils ont voulu m'humilier hein ! Les canailles ! Brigands ! Voyous ! Iyal'Assouk !

Mais c'est moi qui les ridiculiserai sinon je me rase la barbe et je pars me réfugier au Canada ! Ils veulent de la terre miraculeuse hein ? Je vais leur en tasser 3 tonnes de la meilleure qui soit, tu vas voir ! Je vais transplanter le plus gros des manguiers de la région, en six mois, arrosé tous les jours et avec le meilleur des fumiers, il va leur détruire la baraque ! Je ne t'ai pas dit, mais cette race d'arbre là te bousille tout alentour, avec ses racines, le manguiers te fissure même les murs ... je vais faire de sa maison un tas de ruines ! Après ça, le Guirreh ira s'endetter pour tout reconstruire et le champion du hadith, là, va troquer sa canne pour une boîte à cirage et un brosse à reluire, astiquer les chaussures, voilà son prochain métier ... tu vas voir ! Les chiens !

— Mon frère, la colère te fait dire n'importe quoi, tu ne devrais pas ... »

Abdi Dhukuro était le genre d'homme à s'emporter dans les paroles, la diatribe était son défouloir, c'est là qu'il pouvait vider son trop plein de colère du moment qu'il put bénéficier d'un auditoire, d'une seule paire d'oreilles attentive, prête

à recevoir le flot d'admonestations, ce jet ininterrompu d'invectives, de menaces, de malédictions envers tous ceux qui avaient eu le tort de sous estimer ses capacités intellectuelles ou nier ses qualités morales.

Mais Abdi Dhukuro était socialement d'un naturel pondéré, il pouvait garder tout son sang froid même en présence des pires énerguènes, il savait que l'ingratitude de son physique n'incitait guère les gens à lui témoigner, de prime abord, une quelconque confiance ni à susciter de l'empathie ; il lui fallait donc garder tout son sang froid et ne jamais céder à la bienfaisante et libératrice tentation de distribuer des claques orales sur les bouches mesquines et des baffes verbales sur les têtes imbéciles des petits vaniteux plein de morgue envers le genre humain dès que celui-ci se singularise par des qualités invisibles pour les regards borgnes, incapables de scruter au delà du corps, de voir la dimension éthérique des hommes.

\* \* \*

Comme convenu, Guirreh envoya un énorme camion benne accompagné d'une quinzaine de coolies et contremaîtres de sa propre bananeraie chez le propriétaire de la terre et cousin d'Abdi Dhukuro.

Notre ingénieur agronome supervisa minutieusement les travaux de transplantation, il fallait éviter de blesser un énorme manguier d'une quinzaine de mètres de haut et lui assurer tout le confort nécessaire dans sa nouvelle résidence. On tassa la terre suffisamment pour atteindre un bon mètre cinquante de profondeur. Le patio était suffisamment vaste et puisque cette cour était l'unique passage pour accéder aux autres pièces, on y dalla juste un chemin pour éviter d'embourber le reste de la maison. On arrosa bien l'ensemble à grands coups de jet d'eau, la villa embaumait maintenant le pétrichor et la sève de manguier. Abdi Dhukuro fit du mieux qu'il put, il avait évoqué la menace scélérate des racines du fruitier calmement, doctement, mais Guirreh ne voulut rien savoir. Entre deux pelletées, on entendait parfois le clac-clac d'un doigt s'écrasant sur une paume ou le toc-toc d'un poing sur le battant d'une porte. Abdi Dhukuro avait rapidement remarqué les va-et-vient de ce ballot de Guirreh, aux ordres,

qui s'éclipsait à la manière des chiens ou des chats qu'on appelle à la mangeaille. L'ingénieur pouvait entrapercevoir les formes graciles de la maîtresse de maison, en observation derrière un muret de claustras, à chaque mot qu'il pouvait bien prononcer, à chacun de ses conseils sur la manière de poser la terre, de procéder à la périlleuse et démentielle opération, car oui, pour Abdi Dhukuro, ingénieur agronome diplômé de l'université de Turin, tout ceci était d'une débilité sans nom, c'est pourquoi, dès que le Dottore in Agraria ouvrait la bouche ou levait la main, il fallait qu'Amina chuchote dans l'oreille de son époux le désaccord, l'opposition ou tout ce qui pouvait paraître plus intelligent : qu'Abdi ordonne d'ajouter trois bottes par ici, Amina mandait, Guirreh accourrait, tendait l'ouïe, dodelinait du chef et revenait en trotinant pour commander fermement aux coolies d'en placer quatre par là. Et l'on pouvait se demander, après l'éruption bilieuse d'Abdi Dhukuro la veille, quel pouvait être le motif de ce pacifisme impassible, de l'attitude quasi marmoréenne devant tant de hargne à peine masquée, cette luciférienne machination pour l'entraîner dans la plus titanesque des éructations. Car oui, Abdi Dhukuro bouillonnait à l'intérieur, son coeur était gonflé comme un volcan et l'implosion semblait imminente. L'ingénieur magistralement ridiculisé et spectacle vivant pour

une douzaine de paysans incultes à gloser le soir dans toutes les cantines du coin était pourtant aussi calme qu'un gonja de sel. Le « Gumbo ». C'était ce qu'il se répétait, inlassablement. Car malgré tout et quoiqu'il arrive, Abdi était sûr de toucher de gras honoraires. Abdi Dhukuro, pensait aussi et surtout à ce qu'il lui restait de famille, sa sœur pour qui il était prêt à vendre les deux dents en or qui restaient, entre tous ses chicots, les seules qui fussent encore capables de mastiquer correctement la botte de khat du jeudi après-midi. En dépit des brimades, des vexations, des blessures au cœur et de l'outrage à l'âme qu'il devait subir, le Dottore in Agraria allait, malgré tout, toucher un bon traitement, un salaire honnête. L'imam, parmi le salmigondis salomonide et pour peut-être, un peu, quand même, faire acte de justice, avait décrété que Dhukuro devait être le seul responsable de toute cette pagaille de légumiste et que, par conséquent, le vendeur et l'acheteur devront le rétribuer d'une juste rétribution pendant toute la durée de cette mise à l'essai ahurissante d'une parcelle de terrain vague en friche. Voilà pourquoi Abdi Dhukuro ne broncha pas, baissait la tête autant que les yeux et avait même retenu une information importante : il connaissait maintenant la main tirant les ficelles qui articulaient ce pantin de Guirreh, le mystère de cette farce bouffonne était percé. Abdi Dhukuro

gardait tout son calme et son sang-froid parce que Monsieur l'ingénieur docteur en agronomie diplômé de l'université de Turin était, lui aussi, en train de machiner une grande et sourde machination.

**Fin de la première partie.  
Suite à la prochaine Newsletter.**

